

FEUILLETON DU SAMEDI

Les Intrigues d'Une Orpheline

XI

ET D'UNE

(Suite.)

Comme elle l'avait prévu, il fit une quantité de questions à M. Darville qui, par ses réponses, confirma ce qu'Hélène lui avait dit au sujet de ce qu'elle appelait ses espérances. Tandis que le notaire lui donnait ainsi des explications précises, elle vit le duc porter successivement ses regards de Béatrice à Raoul, et réciproquement, et remarqua qu'il examinait leurs traits avec l'attention d'un médecin, plutôt que comme un amateur du beau et du noble.

Apparemment que les conclusions qu'il tira de ses observations ne furent pas favorables à la théorie d'Hélène, car il se hasarda à demander l'âge de Béatrice, et, après la réponse du notaire, il ajouta que, dans quelques années, elle pourrait chercher un protecteur qui, en la débarrassant des ennuis inhérents à l'administration d'une grande fortune, se chargerait de son bonheur.

M. Dorville accueillit cette idée avec empressement. Il était célibataire, n'avait que cinquante ans, avec des cheveux gris, mais aussi avec des sentiments jeunes, et il ne désirait rien tant que de trouver une femme qui, avec de la beauté, de la jeunesse et autres qualités, lui apporterait une belle petite fortune. Hélène possédait tout cela, et il la désignait déjà dans sa pensée comme la future madame Dorville, sans compter qu'il faisait cette réflexion que si Béatrice et Raoul venaient à mourir sans héritiers directs, elle apporterait à la famille Dorville cette splendide propriété connue sous le nom de la Tour-Blanche.

Hélène ne se doutait pas de l'honneur qui lui était réservé ; et le notaire, de son côté, n'imaginait pas qu'elle pût refuser ses propositions.

Tout en soutenant la théorie du duc, M. Dorville fit observer que le protecteur naturel et légal auquel il était fait allusion, serait vraisemblablement, avant tout autre, l'homme que mademoiselle de la Roseraie choisirait pour mari. Son âge, non moins que ses qualités personnelles rendaient un tel événement très-probable, et, comme elle devait avoir à sa disposition des sommes d'argent considérables, et à régir de très-sérieux intérêts, il exprima l'avis qu'il était désirable que cela eût lieu le plus tôt possible.

Tout cela fut dit avec précaution et avec la plus grande déférence, mais aussi d'une manière à laquelle il était impossible de se tromper.

Les yeux d'Hélène et ceux du duc se rencontrèrent. Elle crut s'apercevoir qu'il était troublé, embarrassé.

Mais, à ce moment, l'attention de mademoiselle de la Roseraie fut attirée par une petite toux, qui passa inaperçue pour les autres, mais que, elle, elle entendit distinctement. Elle tourna la tête lentement, et elle vit la longue figure de Vargat qui était dirigée vers elle.

Il y eut un éclair de triomphe dans les yeux du docteur, et puis il les fit disparaître dans leur cavité profonde, tandis que ses lèvres, relevées aux coins, grimaçaient un sourire.

Une seconde après, sa tête se cachait derrière un fauteuil.

Vargat avait toussé quand M. Dorville avait parlé des sommes d'argent considérables qu'Hélène aurait à sa disposition, et elle n'avait que trop bien compris ce qu'il voulait dire.

Enfin la pénible cérémonie s'acheva, et l'assemblée quitta le salon. Le duc, rêveur, prit congé d'Hélène et de Béatrice, et Hélène vit avec ennui que ses manières étaient non-seulement plus tendres, mais aussi plus respectueuses pour Béatrice que pour elle.

En répondant à ses paroles d'adieu, elle grinça des dents, et se dit en elle-même.

—Il sera à moi !

Cette nuit-là, elle resta dans sa chambre, fatiguée, brisée. Elle avait quitté Béatrice après l'avoir consolée, caressée jusqu'à ce que le sommeil fut venu clore ses paupières ; et maintenant qu'elle succombait sous les émotions de la journée, elle aurait payé cher quelques heures d'un repos calme.

Enfin, elle se jeta sur un siège, et cacha sa figure dans ses mains : mais elle ne demeura qu'un instant, car en jetant un cri d'horreur, elle bondit sur ses pieds.

Elle avait entendu une voix l'appeler par son nom... une voix basse, étrange.

Elle regarda en frissonnant autour d'elle, et vit à une distance de quelques pieds, le docteur Vargat.

Et elle l'entendit murmurer :

—Une vie !

X

ET DE DEUX

Hélène aussitôt qu'elle fut revenue de son premier mouvement de terreur, chercha à se donner un air calme. Quoiqu'elle sût d'avance quelle serait la réponse de Vargat, elle lui demanda pourquoi il s'était ainsi introduit chez elle, à une pareille heure.

—Pour plusieurs importantes raisons, ma demoiselle, répondit-il, en baissant la voix ; mais comme le temps est encore plus précieux pour moi que pour vous, je me contenterai de vous en faire connaître deux ou trois des principales. Voulez-vous m'accorder votre bienveillante attention ?

—Continuez, murmura-t-elle.

—D'abord, dit Vargat, il était nécessaire que je vous parle en particulier, et, comme je vous avais fait communiquer ce désir par un domestique, cela aurait pu produire un mauvais effet, —les esprits vulgaires sont toujours portés au soupçon, —vous savez, mademoiselle... j'ai pris le parti de ne pas courir ce risque, et d'entrer dans votre appartement sans être vu de personne que de vous. J'avoue que ce petit arrangement a des avantages particuliers, quoique vous n'en ayez pas l'idée. Ensuite il était nécessaire que je vous voie ce soir, car il faut que je parte sans retard. Et, troisièmement, que, ayant gagné ma récompense, je considère comme étant de mon droit de la réclamer.

Il s'arrêta. Hélène resta silencieuse ; et, après avoir attaché sur elle un regard perçant, il continua :

—Il y a d'autres raisons qui m'amènent près de vous cette nuit, et en secret ; mais, si vous le voulez bien, nous les laisserons se développer d'elles-mêmes durant notre conférence ; cela nous économisera du temps. Il est inutile que je vous explique pourquoi je tenais à vous parler, en particulier ; vous devinez que cela était, pour le moins, prudent. Mais ce que je tiens à vous dire, c'est ceci : vous êtes en possession de tous les faits qui sont connus relativement au sort étrange et malheureux du baron de Romilly, —allons

ne frémissez pas et écoutez, —et vous êtes, en outre, en possession de quelques faits qui ne sont connus que de trois personnes, —vous, moi et un autre qui pourrait bien n'être pas hors du secret. A présent, dans l'intérêt de votre propre sécurité, —et il baissa tellement la voix qu'il fut obligé d'approcher la bouche de son oreille pour qu'elle entendit, —gardez-vous de parler de ces faits cachés, même à celui qui les connaît mieux que vous et moi. Vous m'entendez ?

—Oui, répondit-elle.

—Vous comprenez alors pourquoi je vous donne ce conseil ?

—Je le crois, repliqua-t-elle.

—Réfléchissez, réfléchissez : il ne suffit pas de croire, il faut être sûr. Faites bien attention, il ne faut pas que vous vous laissiez tomber au pouvoir de qui que ce soit, des personnes avec lesquelles vous vous trouverez en contact, —et de *lui* moins que tout autre, —vous comprenez, de *lui* moins que tout autre.

—Qui ? murmura-t-elle.

—Rivolat, répliqua-t-il d'un ton qui lui glaça le sang dans les veines.

Elle recula, mais il la suivit en lui disant :

—Il ne faut pas que vous tombiez en son pouvoir, ajouta-t-il : un affreux esclavage et une ruine misérable en seraient les moindres résultats, vous ne devez être au pouvoir de personne —que de *moi*. Mais moi, je vous veux du bien. Je désire vous voir heureuse, et je vous rendrai heureuse. Mais il faudra que vous ayez confiance en moi, —une confiance absolue. Je vois que vous n'en êtes pas encore là. Un fil d'une toile d'araignée arraché au buisson vous montrera dans quelle direction souffle le vent. —J'ai reconnu d'un signe aussi faible que votre confiance en moi n'est pas entière, —il faut qu'elle le soit désormais. Il aurait mieux valu que ce qui a été fait ne l'eût pas été, si nous devons nous arrêter là. Il y a encore deux vies à cueillir. Celui qui a cueilli la première, ne touchera pas aux autres, et, cependant, il espère bien que toute la moisson sera pour lui. Comptez sur moi : voilà tout.

Comprenez-moi bien, ma chère demoiselle ; ce que je veux, c'est vous éviter toute espèce de sentiments de crainte et d'horreur. Je désire que vous vous persuadiez que c'est la Providence qui a débarrassé votre route des obstacles. Vous pouvez gémir et pleurer, mais vous n'aurez pas à vous tordre les mains en secret, ni à vous reprocher d'avoir usé du poignard, de la corde ou du poison. Vous n'aurez rien à faire qu'à pleurer des pertes certaines et à vous réjouir des gains non moins certains. Mais, je le répète, il faut que vous ayez en moi une confiance absolue, et il faudra que vous suiviez mes instructions à la lettre. Quand vous désirerez ma présence, vous pourrez m'écrire là.

Il lui tendit une petite carte.

—Tenez cela serré dans un endroit où nul œil que le vôtre ne puisse le voir : et je vous recommande même de détruire l'original quand vous l'aurez copié en hiéroglyphes que vous seule comprendrez. Quand j'aurai à vous voir, je viendrai ici sans être annoncé.

Il s'arrêta en prononçant ces derniers mots et ses yeux sortirent de leur orbite d'une façon étrange, effrayante. Puis il respira longuement et soupira, ses yeux se dilatèrent et ensuite ses sourcils descendirent sur eux et les cachèrent.

—Je suis pauvre, reprit Vargat, et j'ai besoin d'argent. Vous me devez la somme de cinquante mille...

—Je n'ai pas...

—D'argent à vous, dit-il en l'interrompant. Naturellement, je savais cela ; mais